



NOMAD-NESS

une exposition du Frac des Pays de la Loire en partenariat avec l'école supérieure des beaux-arts de Nantes Métropole.

Jennifer Allora et Guillermo Calzadilla, Francis Alÿs, Karen Andreassian, Saâdane Afif & Guillaume Janot, Archigram - Peter Cook, Neal Beggs, Nina Beier et Marie Lund, Marcel Broodthaers, Jordi Colomer, Guy Debord, Jeremy Deller, Wim Delvoye, Song Dong, Claire Fontaine, Didier F. Faustino, Robert Filliou, Hamish Fulton, Jef Geys, Fabrice Hyber, Pierre Joseph, Richard Long, Pierre Malphettes, Cildo Meireles, Gabriel Orozco, Adrian Paci, Panamarenko, Bruno Peinado, Michelangelo Pistoletto, Charles Simonds, Bruno Serralongue, Stalker, Laurent Tixador & Abraham Poincheval, Stephen Wilks.

Ouvres du Frac des Pays de la Loire et des Frac Aquitaine, Bretagne, Centre, Champagne-Ardenne, Lorraine, Poitou-Charentes, Provence-Alpes-Côte-d'Azur, du Fnac (Cnap) / Ministère de la culture et de la communication, du Musée national d'art moderne / Centre Georges Pompidou, du Musée des Beaux-arts de Nantes, du CAPC Musée d'art contemporain de Bordeaux, du Musée de La Roche-sur-Yon, du Ring/artothèque (collection Ville de Nantes) et de la collection Michel Poitevin.

Exposition du 26 octobre 2010 au 16 janvier 2011
Hangar à bananes
quai des Antilles, 44200 Nantes



Le nomadisme n'est pas seulement un mode de mobilité physique, il est une forme de pensée.

Se poser la question du territoire et du nomadisme est évident pour un Frac dont la collection s'est constituée dans la perspective d'être diffusée dans des lieux divers, sur des territoires proches et lointains.

Ces problématiques sont au cœur du colloque *Les Frac : diversité d'un modèle unique* organisé le mercredi 27 octobre 2010 à l'école d'architecture de Nantes.

Proposée dans le cadre d'un partenariat initié cette année entre le Frac des Pays de la Loire et l'école supérieure des beaux-arts de Nantes Métropole avec le soutien de la SAMOA, cette exposition a permis de mettre en place en direction d'un groupe d'étudiants, une formation professionnelle sur la régie des œuvres et la médiation. L'école supérieure des beaux-arts de Nantes Métropole délivre deux diplômes d'enseignement supérieur et forme ses étudiants aux métiers des arts visuels. Grâce à des collaborations avec des institutions culturelles, l'esbanm propose une approche concrète de ces professions.

Pensée nomade

Définie par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans *1000 plateaux*, et par la philosophe Rosi Braidotti dans *Nomadic Subject*, la pensée dite « nomade » est motivée par le désir d'empiéter sur les frontières, de transgresser les limites et de résister aux cultures et aux modes de pensées dominantes.

Le nomade est celui qui va d'un point à un autre en suivant des trajets coutumiers. Ce qui le distingue du migrant, c'est l'importance que prend à ses yeux le déplacement. Contrairement à la pensée classique linéaire qui sous-tend l'existence d'une méthode devant être suivie d'un point à un autre, la pensée nomade perçoit les choses par le milieu, en termes de flux et d'évolution. Le nomade est aussi celui qui possède une identité en transition, marquée par des mouvements répétitifs cycliques, des déplacements successifs et rythmiques. La pensée nomade peut en ce sens être conçue comme une « cartographie » permettant au sujet de se projeter non pas dans une identité fixe et stable, mais dans une identité multiple et transitoire.



From Madness to Nomad-ness

Cette exposition, par son titre, célèbre un des grands penseurs et artistes de la seconde moitié du XXe siècle, Robert Filliou. Le terme « Nomad-ness » est en effet issu d'une œuvre de 1979, *Telepathic music n°: from madness to nomad-ness*¹ qui atteste et révèle chez ce concepteur prolifique, une posture de voyageur qu'il a sans cesse incarnée à la fois dans sa vie et dans son œuvre. Robert Filliou a démarré sa carrière en tant qu'économiste en Extrême-Orient pour les Nations Unies, voie qu'il abandonne en 1954 pour devenir « Poète » comme cela est notifié alors sur son passeport américain. Au cœur d'un réseau complexe d'idées et d'expériences qui rayonnent dans l'ensemble de son œuvre, la notion de Création Permanente est centrale.

En 1962, il crée sa propre galerie, La Galerie Légitime, un non-lieu, une galerie itinérante contenue dans une casquette sur laquelle un tampon indique *La Galerie Légitime - Cuvre-chef(s) d'œuvre(s)*.

En tant qu'économiste et poète, il met en place à la fin des années 1960 le « Principe d'équivalence : bien fait - mal fait - pas fait », qui place sur un même plan le modèle (bien fait), l'introduction de l'erreur par rapport au modèle, erreur entendue comme acte créateur, comme lieu du désordre et de l'imagination (mal fait), et l'idée (pas fait). Par ses œuvres et ses écrits, Robert Filliou a participé à redéfinir la notion d'œuvre d'art et le rôle de l'artiste, à concevoir une œuvre « irrésolue », hors-cadre, caractéristique d'une pensée nomade.

*Telepathic music n°: from madness to nomad-ness*¹ n'est pas exposée ici. Sa présence est néanmoins suggérée à travers l'empreinte, œuvre-cartel de Nina Beier et Marie Lund, qui consiste à demander à la commissaire d'exposition de décrire aux médiateurs des œuvres qu'elle souhaitait exposer mais qu'elle n'a pas retenues pour des raisons diverses. À la demande des visiteurs, les médiateurs peuvent décrire ces œuvres. Cette évocation de l'œuvre de Filliou renvoie au système d'équivalence (notamment au « pas fait ») et par là, à l'importance du récit, de la transmission orale, de l'échange et de la mémoire.



Inventer le monde

« La cartographie vit de cette sorte d'ambiguïté qui la situe à la confluence de la science exacte et de l'art. »²

En 1971, Robert Filliou rebaptise une salle du musée d'Amsterdam *Territoire de la République Géniale*. Il détourne la notion de république de toute entité nationale et invite le public qu'il rencontre à créer son propre territoire, sa propre république. Infiltrer par le poétique, l'espace de la géographie est un geste à portée politique.

Une année plus tôt, l'artiste belge Marcel Broodthaers réalise une impression sur papier tirée à part de l'édition de son dernier livre intitulé *La conquête de l'Espace/Atlas à l'usage des artistes et des militaires*. Cette impression, *Le plus petit atlas du monde*, rassemble trente-deux cartographies de pays représentés à une taille identique. Turquie, Zaïre, États-Unis, Allemagne et Afrique du Sud se retrouvent à égalité, réduits à de simples petites taches noires. Marcel Broodthaers recrée ici un nouvel équilibre géopolitique où les grandes nations disparaissent au profit de ces pays au territoire minuscule. En 1999, Wim Delvoye édite un ouvrage intitulé *Atlas* et expose sur bâches des cartes qui à première vue paraissent



familiales mais qui, à y regarder de plus près, ne reposent sur aucun élément réel. Les noms des pays inventés ainsi que les objets qu'ils représentent (téléphone, marteau...) ne sont que pures fictions. Mis en scène dans un décor de colonnes dont le motif est réalisé à partir de photographies de tranches de jambon, l'artiste met à mal ici comme dans l'ensemble de son travail la notion de bon ou de mauvais goût et mêle imagerie populaire et culture savante pour faire ressortir les contradictions et mutations de notre environnement contemporain.

Chez Pierre Joseph, la cartographie nous ramène à une histoire personnelle et quotidienne. En 2000, *Mon Plan du Plan de Métro de Paris* réalisée de mémoire redessine les parcours et les stations que l'artiste connaît pour les avoir empruntés. Il évoque ainsi les débuts de la cartographie, où seuls les territoires réellement visités et considérés comme connus pouvaient être retranscrits par un plan ou par une carte.

Ces cartographies poétiques redistribuent les jeux politiques avec humour, distance et critique, pour mieux nous faire prendre conscience des enjeux dissimulés au travers des répartitions arbitraires des territoires et des frontières.

Arpenter les territoires

« Si l'on regarde l'histoire de l'art sur une longue durée, l'on s'aperçoit que la question de la mobilité a été essentiellement traitée par les artistes à travers la figure de l'homme qui marche, de l'arpenteur. »³

En 1957, Guy Debord publie *Le Guide psychogéographique de Paris* sous-titré *Discours sur les passions de l'amour*, présenté dans l'exposition. Entre les divers procédés situationnistes, la dérive est une marche définie par Guy Debord « comme une technique du passage hâtif à travers des ambiances variées. Le concept de dérive est indissolublement lié à la reconnaissance d'effets de nature psychogéographique, et à l'affirmation d'un comportement ludique-construc-tif, ce qui l'oppose en tous points aux notions classiques de voyage et de promenade. » (La psychogéographie se définit comme l'étude des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur



le comportement affectif des individus.) La dérive est donc un moyen de percevoir la ville d'un autre œil, selon un procédé expérimental, et de repenser par cette posture l'urbanisme.

Cette œuvre résonne avec celle réalisée en 1966 par Michelangelo Pistoletto, un des représentants majeurs de l'Arte povera, dans les rues de Turin lors d'une marche au cours de laquelle il pousse une sphère de journaux, porteuse d'événements divers, et symbole de mouvements, de déplacements et de mémoire d'un monde contemporain en plein bouleversement. Comment sont pensées les villes, à partir de quelles conceptions urbanistiques ou utopies architecturales ? Les mutations rapides de la ville après 1950 et ses développements sans précédents ont ouvert un champ large de réflexions sur la place de l'individu, l'espace social, le rôle de l'architecture. Dans la vidéo intitulée *Anarchitekton* de Jordi Colomer, un homme parcourt des villes en brandissant des maquettes de bâtiment en carton, marchant devant le monument en question. En rapprochant et éloignant la caméra du personnage, Jordi Colomer joue sur la différence d'échelle

entre les maquettes et les immeubles environnants, dont elles sont aussi des doubles. Agissant comme un miroir déformant le site dans lequel il déambule, le personnage nous invite à (re)visiter ces frontières de villes dans lesquelles l'architecture s'est développée sans véritable réflexion.

Le collectif Stalker créé à Rome en 1994 est composé d'artistes, architectes, urbanistes et chercheurs en sciences humaines. Il propose des méthodes pour relire la ville contemporaine en pratiquant des « dérives urbaines ». Entretenant des recherches et des actions sur le territoire, en particulier dans les « vides » urbains, ces artistes mettent en évidence à partir de traversées collectives, les espaces abandonnés ou en voie de transformation. De tels territoires, difficilement intelligibles, sont absents des cartes. Leur connaissance ne peut être acquise que par expérience directe ; les archives de ces expériences donnent lieu à des cartographies de ces territoires oubliés.

En contrepoint de ces regards sur la ville contemporaine, le wall-paper (tapisserie) d'Archigram-Peter Cook, *Instant City* de 1968, projette une ville utopique, nomade qui se déplace, élément par élément, héliportée par des dirigeables ou des montgolfières. *Instant City*, la « ville instantanée », se pose sur une ville existante où elle crée un événement qui sera architecture. La ville n'est plus ainsi assujettie à une logique de localisation ; elle est itinérante et suit les flux des événements. Caractéristique de la pensée utopique qui émerge à la fin des années 1960, ce projet conçu à l'heure de l'émergence de la société de consommation et de loisirs pose la question : l'architecture comme l'objet construit est-elle encore légitime ?

À travers les grands espaces

Dès les années 1960 émerge notamment en Angleterre, et loin de la cohue de la ville, un art du déplacement à travers le territoire. Des artistes trouvent à travers la marche un moyen artistique, politique de se confronter au monde, de s'y insérer et de le transformer.

Les œuvres d'Hamish Fulton ou celles de Richard Long témoignent de cette posture. Richard Long a passé l'essentiel de sa vie d'artiste à marcher, dans des paysages isolés, c'est-à-dire loin de l'activité humaine. Il rend compte de cet arpentage par différents moyens : cartes d'état-major où il reporte ses déplacements, photographies des





06 traces de son passage, photographies d'installations organisées sur place et dont il est souvent le seul visiteur, listes de mots qui témoignent de ses rencontres matérielles, comme c'est le cas ici avec ce texte qui évoque une marche circulaire effectuée en 1979 : *A 2 1/2 Day Circular Walk in the Scottish Highlands Clockwise.*

Poursuivant les réflexions de ses aînés, Neal Beggs réalise en 2009 une marche à partir de sa maison (située près de Nantes), jusqu'au sommet du Mont-Blanc. L'expédition est restituée sous la forme d'une vidéo d'une durée de plus de 4 heures, intitulée *From our house to the summit of Europe*. Comme dans l'ensemble de son œuvre, la pratique de l'escalade est centrale en tant que performance et représentation. Ex-alpiniste, l'artiste a gravi de façon semi-professionnelle de nombreux sommets, faisant de son expérience un style de vie. Une attitude qu'il restitue dans son œuvre en tentant d'invalider cette limite qui sépare l'art de la vie.

The Big One World
The Big One World est le titre de l'œuvre de Bruno Peinado, qui représente un Bibendum noir. « Elle a été réalisée dans un contexte très particulier (les licenciements chez Michelin en 2000, et le film de Michael Moore, *The Big One* avec une réflexion sur le début de cette nouvelle économie très libérale qui fonctionne de manière très dangereuse pour la culture et pour l'avenir de l'humanité. Ma logique est celle de la créolisation, du métissage, le monde est une collision d'images. J'ai dans l'idée de casser la pureté » écrit l'artiste à propos de cette œuvre.

Si l'économie gouverne le monde, quel rôle peut jouer la politique et de quel pouvoir le simple citoyen peut-il se prévaloir ?

Sans illusion, l'œuvre co-signée par Saâdane Afif et Guillaume Janot, montre un jeune homme à l'attitude « rebelle », le visage dissimulé derrière des cheveux longs qui ne laissent voir que le corps devenu support de communication. Sur son tee-shirt, le slogan « Restore hope » (redonner espoir) reprend le titre de l'opération menée par l'armée américaine au début des années 1990, pour

rétablir la paix en Somalie, opération qui tourna à l'échec. Cette photographie renvoie aux relations Nord-Sud, aux enjeux économiques des occidentaux en Afrique, à l'ingérence des pays du Nord, à l'engagement politique des « jeunes » occidentaux - des questions au cœur de l'actualité mondiale.

Le travail engagé par Bruno Serralongue s'apparente au photojournalisme. Son protocole consiste à sélectionner ses sujets à partir des informations diffusées dans les médias (journaux, internet, mais aussi télévision et radio) avant de parcourir le monde au gré de son intérêt pour les événements qu'il a repérés. Au-delà de l'événement et du fait en tant que tel, ses images (et ses textes) se concentrent sur les interstices de l'information, sur ce qui se passe à la périphérie, dans les coulisses. À l'occasion des Jeux Olympiques d'été de 2008 en Chine, et sur le parcours de la torche olympique partie de Grèce, des manifestants, profitant de la couverture médiatique importante, ont dénoncé l'atteinte portée aux droits de l'homme et à la liberté d'expression en Chine. Les tibétains en exil ont saisi eux aussi cette occasion unique pour lancer des manifestations de grande ampleur dans différents pays du monde et notamment au Tibet, à Lhassa, où les manifestations ont été durement réprimées par l'armée chinoise faisant des centaines de morts. Les photographies de la série *Rise Up, Resist, Return (New Delhi et Dharamsala)* témoignent de ces rassemblements. Mais l'artiste ne représente pas les manifestations en tant que telles, mais ce qui se passe en marge des événements médiatiques, afin de révéler ce que l'on ne montre pas.

Reconstruire le monde, le rebâtir, le revisiter, le re-cartographier, le constater, le déplacer, avec pour ambition de faire naître de la poésie sur le terreau du politique :

Si la terre s'étale
 L'horizon se cache
 Tout est à refaire³

notes :
¹ *From Madness to Nomadness* est un programme de recherche prévu sur 5 milliards d'années, à traduire ainsi : de la folie à l'absence de folie, c'est-à-dire au nomadisme, ou, comme le dit l'artiste « de la folie au fou rire ».
² JC Groshens, *Cartes et Figures de la terre*, Centre G. Pompidou, 1980.
³ Thierry Davila, *Marcher, créer-Déplacements, flâneries, dérive*, dans *L'art du XXe siècle*.
⁴ Pierre Reverdy, *Marche sans direction*, poème extrait du recueil *Sources du vent* paru en 1929.

légendes :
 couverture : Adrian Paci, *Centro di Permanenza temporanea*, 2007 œuvre de la collection du Frac des Pays de la Loire
 cliché : DR
 01-Jeremy Deller, *Sans titre*, 2002 œuvre de la collection du Frac des Pays de la Loire
 cliché : DR
 02-Stephen Wilks, *Âne bleu*, 2002 Collection FRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur
 cliché : Stephen Wilks
 03- Saâdane Afif & Guillaume Janot, *Restore Hope*, 2000 Œuvre de la collection du Frac Poitou-Charentes
 cliché : Afif et Janot
 04-Jordi Colomer, *Anarchitekton*, 2002 œuvre de la collection du Frac Centre
 cliché : DR
 05-Peter Cook (Archigram), *Instant City visits Bournemouth*, 1968 œuvre de la collection du Frac Centre
 cliché : DR
 06-Wim Delvoye, *Atlas. La Salle des cartes*, 1999 œuvre de la collection du Frac des Pays de la Loire
 cliché : DR

Ce journal est édité à l'occasion de l'exposition :

Nomad-ness
 une exposition du Frac des Pays de la Loire en partenariat avec l'école supérieure des beaux-arts de Nantes Métropole.

commissariat : Laurence Gateau et Vanina Andréani

texte : Vanina Andréani

du 26 octobre 2010 au 16 janvier 2011

Hangar à bananes
 quai des Antilles
 44200 Nantes

horaires d'ouverture :
 mercredi, samedi et dimanche de 15h à 19h
 fermé les samedi 25 décembre 2010 et 1er janvier 2011
 ouverture pendant le congrès ELIA :
 mardi 26, mercredi 27, vendredi 29 octobre de 13h à 20h
 jeudi 28 octobre : de 13h à 21h30

visites accompagnées :
 le mercredi et le samedi à 16h

entrée libre

renseignements (Frac) :
 T. 02 28 01 50 00
 www.fracdespaysdelaloire.com

groupes sur réservation (esbanm) :
 T. 06 31 24 69 50 ou 02 40 35 90 67
 france.pineau@esba-nantes.fr
 www.esba-nantes.fr



Le Frac des Pays de la Loire remercie tous les prêteurs, Matthias Courtet du Kiosque à Mayenne et la société JC Decaux.

Le Frac des Pays de la Loire bénéficie du soutien de l'État - Préfecture de la région des Pays de la Loire - Direction régionale des affaires culturelles et du Conseil régional des Pays de la Loire.